

bout à l'autre du pays, poussé jusqu'à notre humble canton par la grande voix populaire :

—Papineau est revenu !

Papineau revenu, c'était la réhabilitation, c'était le réveil, c'était la revanche. Les Anglais n'avaient plus qu'à bien se tenir.

La vieille acclamation, naguère si enthousiaste et si universelle : " Hoorah pour Papineau ! " vola de nouveau de foyer en foyer, d'échos en échos, du cœur de nos villes aux confins de nos paroisses les plus éloignées.

C'était le retour de l'île d'Elbe, hélas ! Quand l'aigle a volé de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame, il va quelquefois se faire casser les deux ailes à Waterloo.

Seulement, les Cent-Jours de Papineau durèrent un peu plus longtemps que ceux de Napoléon.

Louis Fréchette.

(A suivre)

P. S. — Je viens de lire la magistrale pièce de vers, intitulée *Notre Père qui êtes aux cieux*, que Pamphile LeMay a récemment publiée dans la Patrie. C'est superbe de forme et d'envolée.

Bien loin de s'affaiblir avec l'âge, la verve lyrique de mon vieil ami prend tous les jours un plus vigoureux essor. Cela fait songer à la route qu'il aurait pu parcourir, s'il eût eu un autre point de départ. Que nos poètes d'aujourd'hui bénissent le ciel de pouvoir faire leurs premières armes en pleine clarté, et sur un terrain moins obstrué de broussailles et d'ornières !

L. F.

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 13 avril 1900.

Paris a été le théâtre de bien des événements depuis ma dernière chronique.

L'incendie de la Comédie Française qui prive les fameux artistes de ce théâtre—le premier du monde—de leur admirable salle pour jusqu'au 15 juillet : reconstruite, elle sera prête à recevoir les successeurs de Molière.

Le mort du Père Didon, l'illustre dominicain, l'éloquent orateur qui attirait à ses conférences religieuses une foule énorme mais d'élite. Au lendemain de ses funérailles, M. Jean de Bonnefon a écrit dans le *Journal*, un article élogieux sur cette grande figure catholique.

Il est bon de dire que M. de Bonnefon, dont c'est la spécialité d'écrire sur les hommes et les choses de l'Eglise, n'est d'ordinaire pas tendre, pour les penseurs religieux, même les plus illustres. Et son hommage au Père Didon montre en quelle estime le tenaient jusqu'à ceux qui ont l'habitude de critiquer prêtres ou moines : tout ce qui est porte-drapeau d'une religion, qu'ils haïssent ou qu'ils n'aiment point.

* *

Puis la mort nous a enlevé un membre de notre colonie canadienne : Alfred de Varennes.

Pauvre de Varennes ! il est parti en bien peu de temps. Je me souviens d'être allé le voir à sa chambre avec mon ami le docteur J. H. Chalifoux. Il nous disait qu'il espérait être mieux et reprendre son labour huit jours plus tard. Et quand le docteur Chalifoux lui demanda s'il ne préférerait pas partir de suite pour le Canada, vu que cette maladie pourrait être longue, il répondit : " Non, je veux rester à Paris pour voir l'Exposition..."

C'est fin de janvier que de Varennes parlait ainsi. Et en sortant de là, le docteur Chalifoux me parla : " Mon cher ami, ce pauvre de Varennes est fichu. Je n'ai pas été appelé ici comme médecin, je suis venu en compagnie le sachant malade, c'est pourquoi, j'ai moins insisté. Mais à sa place, je préférerais aller mourir dans mon pays ; car j'ai rarement vu un malade dans son état en revenir." L'excellent docteur prévoyait juste.

D'ailleurs, quelques jours après, les docteurs La Rue et Blais écrivaient à la famille de Varennes pour la prévenir de cette mort fatalement attendue.

Alfred de Varennes s'en est allé à vingt-sept ans. Dans ce Paris merveilleux où la vie est si chère, où tout attire au plaisir, il est difficile d'être une fourmi, et c'est en cigale ayant chanté seulement l'été d'une courte vie qu'est mort ce pauvre de Varennes.

Soixante fois, des amis allèrent le voir à l'hôpital de la Charité, mais rendons hommage à l'amitié fidèle et désintéressée de son compatriote et compagnon de travail : Aimé Anctil. C'est ce dernier qui alla le voir tous les jours, qui vit à tous ses besoins et qui la mort venue, se chargea de frais considérables que partagèrent un peu M. le ministre Tarte et M. le sénateur Paquet à la maison duquel il avait été onze ans employé. Oui, la fidèle amitié et le dévouement d'Aimé Anctil ont un beau mérite.

Il a pris sur lui tous les frais des funérailles, en attendant que la brave et honnête famille de Varennes apprit la triste mort de leur fils et frère et qu'elle put le remercier avec reconnaissance.

Toute la colonie canadienne s'était rendue au service en l'église Saint-Germain-des-Prés, puis beaucoup allèrent jusqu'au cimetière de Bagneux, où il fut enterré.

Des croix de fleurs ont été envoyées par MM. le Ministre Tarte, la maison Révillon et par plusieurs de ses amis ; et une couronne de très belles pensées venait de son ami Aimé Anctil.

Et maintenant notre pauvre compatriote dort son dernier sommeil dans le cimetière de Bagneux—ce joli jardin de la Mort où les cyprès se courbent vers les tombes fleuries et où les nombreux sapins toujours verts protègent les fleurs des couronnes funéraires contre les rafales des vents d'hiver. Ainsi les pétales s'en vont moins vite.

C'est là que repose Alfred de Varennes, en terre de cette France qu'il avait aimée de tout son cœur.

* *

La mort héroïque du général de Villebois-Mareuil a ému tous les coeurs Français.

Voici quelques lignes d'un magnifique article que M. Lucien Milleroye vient de consacrer au héros :

Ce Bayard tombe la tête haute, emportant dans la dernière convulsion de l'agonie la fierté du devoir volontaire, de l'héroïsme offert en sacrifice pour garder intact jusqu'aux extrémités de l'Afrique le prestige du nom français...

Le vétérane du Transvaal a été digne du jeune officier de l'Année terrible. Et, d'un bout à l'autre de sa vaillante carrière, Villebois-Mareuil est demeuré fidèle à lui-même. C'est bien de lui qu'on peut dire " que ses seules actions le peuvent louer."

Tel l'admiraient nos petits soldats devant la barricade de Blois où il accomplit des prodiges, tel l'ont admiré les rudes Boers aux combats de Colenso et de Spion-Kop, où il se montra à la hauteur de sa grande réputation militaire. Deux peuples, deux armées, le pleurent. Ce mort aura deux linceuls... deux drapéaux...

Son nom, son exemple, sa mémoire restent à la France. Salut, soldat, couché, comme les aieux, dans un sillon de liberté, le front troué de gloire !

* *

L'Académie de Goncourt vient de se compléter en élisant MM. Léon Dautet, Emile Bourges et Lucien Descoues.

Le revenu de cette Académie n'est pas encore comparable à celuile Richelieu. Mais ceux qui n'ont pas de fortune parmi les membres de la nouvelle Académie la priseront bien autant que l'autre, quand ils recevront chaque mois leur billet de cent dollars—somme allouée à chaque académicien par le testament d'Edmond de Goncourt.

Cet hiver est le plus long que j'aie encore vu à Paris. Décidément, la chaleur des avrils de M. Lavedan n'est plus !

Mes compatriotes les docteurs Edouard Plamondon, et Robert LaRue, sont partis avec des amis pour faire e tour de l'Italie et de la Côte d'Azur.

M. Rainville, qui a eu la très intelligente et très belle idée de mettre ses jeunes filles au couvent du Sacré-Cœur, à Paris, est venu passer, avec elles, les vacances de Pâques.

Demain s'ouvre, à Paris, la grande Exposition Universelle, dont nous parlerons dans la chronique de la semaine prochaine.—RODOLPHE BRUNET.

CŒURS HUMAINS

O coeurs, coeurs des amours, ô coeurs des agonies, Faits des mêmes clarités, pris aux mêmes tourments ; Cœurs des burreaux, coeurs des martyrs, coeurs des amants Qui chante : vos fiertés dans l'air des gémomies ;

O vous tous les grands coeurs sublimes, ô génies Nimbés des rayons d'or venu des firmaments, Pauvres coeurs qui pleurez aux longs délaissements De vos rêves et de vos Lyres infinies ;

Qu'êtes-vous ?... La nuit monte et vous vous apaisez, Pleins du dernier regard, pleins des derniers bûchers, Pleins de ta brusque étreinte, ô temps qui dénature... Et, toujours, vous passez comme le vent des airs, En donnant votre gloire ou votre pourriture A l'immortelle faim des vers rongeurs de chairs.

ARTHUR DE BUSSIERES.

SONNET D'AMOUR

Si tu ne crois pas que je t'aime, Accepte cependant ces fleurs. J'ai, sous leurs joyeuses couleurs, Mis le plus triste de moi-même.

L'amour que ton doute blasphème, Y cache ses saintes douleurs ; Mon sang fait leur pourpre, et mes pleurs Font leur éclat, menteur emblème.

Tu verras leurs charmes défunts, Et s'évanouir leurs parfums, Que mon amour vivra quand même.

Par pitié, sous ton pied vainqueur, Foule, avec leurs débris, mon cœur, Si tu ne crois pas que je t'aime !

ARMAND SYLVESTRE.

L'AVEU

En ce temps-là ! c'était un jour comme aujourd'hui, Pour moi vous étiez : Elle, et pour vous j'étais : Lui. En ce temps-là, ma toute belle, Un jour comme aujourd'hui, nous suivions ce chemin ; Je n'osais ni parler, ni vous donner la main, Je vous disais : " Mademoiselle ! "

Vous me disiez : " Monsieur ! " vous en souvenez-vous ? Ah ! que vous étiez belle et que l'air était doux ! Dans ces moments, tout nous étonne ; Nous avions pourtant fait ce chemin bien des fois, Mais c'étaient d'autres champs et c'étaient d'autres bois, Et nous découvrions l'automne.

L'automne ! le printemps empourpré de l'hiver, Tumultueux, sanglant, incendié, moins vort, Mais plus ardent, mais plein de flèvres : Le sein roux de la vigne était gonflé de vin, Les oiseaux se cherchaient ; dans le fond du ravin, L'eau faisait comme un bruit de lèvres.

Oh ! toutes ces chansons et toutes ces couleurs ! Les chênes, ce jour-là, ressemblaient à des fleurs...

Vous en souvenez-vous, comme tout était beau ? Et des douceurs de l'air et des baisers de l'eau, Vous en souvenez-vous ? Et l'herbe Où ruisselaient ces fleurs que vernit le brouillard ? Et l'avengle du pont ? Pauvre homme ! Un beau vieillard ! Et le beau pont ? un pont superbe !

Ah ! chers instants !... J'étais comme un enfant boudeur, Plein d'audace mutette et de lourde pudeur ; Je disais : " Qui sait ? " J'étais ivre, Parfois, je vous laissais exprès marcher devant, Pour voir vos cheveux fins qui frémissaient au vent... Pauvres morts ! Qu'il est doux de vivre !

Si vous l'aviez connu, tout ce que j'ai pensé ! Je naissais ; je voyais, oubliant le passé, Comme un lis en mon âme éclore, Et je bénissais Dieu, sentant venir l'amour, Le Dieu bon qui permet, si la vie est un jour, Que ce jour est plus d'une aurore.

Oui, je pensais beaucoup, mais je pensais tout bas, Et comme j'entendais que je ne parlais pas, J'en avais l'âme consternée ; Aussi, quand le silence avait duré longtemps, J'assurais bien ma voix et m'écriais : " Beau temps ! " Vous répondiez : " Belle journée ! "

Ainsi nous avons fait jusqu'à ce qu'il fit noir, Ayant marché tous deux du matin jusqu'au soir, La bouche sur le cœur fermée. Trouble ! extase ! ô silence adorable et maudit ! Tu n'avais pas parlé, je ne t'avais rien dit... C'était l'aveu, ma bien-aimée !

EDOUARD PAILLERON.